

Le monde anglophone et la littérature anglaise vus des *Cahiers de la quinzaine*

Laurent Gamel, Lycée Joseph-Desfontaines, Melle
Romain Vaissermann, Lycée Cézanne, Aix-en-Provence

Péguy n'avait appris à l'école qu'une langue étrangère – l'allemand – et l'anglais lui resta une langue inconnue ; peut-être est-ce pour cette raison qu'il use peu d'anglicismes, en moins grand nombre, en tout cas, que ne le fait son époque¹⁴. Jamais Péguy n'écrivit sur la littérature anglaise plus longuement que par deux phrases jetées sur le papier.

Péguy connaissait du monde anglophone ce dont la Presse parlait, car il en était peu question dans l'apprentissage reçu par Péguy au collège, au lycée, en classes préparatoires, à l'École normale, à la Sorbonne. Certes, au Collège de France, Henri Bergson évoquait le théoricien du pragmatisme William James, mais l'Angleterre en elle-même n'intéressait guère les étudiants en philosophie d'alors. Péguy lecteur de la Presse lisait plus volontiers les informations venant de Prusse, voire de Russie.

Pourtant, gérant des *Cahiers de la quinzaine*, Péguy a consacré plusieurs de leurs 229 numéros à l'Angleterre, grâce à quelques relations qui connaissaient bien l'anglais. Pour comparaison, précisons que deux *Cahiers* seulement sont traduits du russe et qu'aucun *Cahier* n'est traduit de l'allemand, sauf erreur de notre part.

Nous avons choisi d'examiner en particulier la personnalité de Mangasar Mugurdith Mangasarian, un des auteurs les plus curieux qu'ait publiés Péguy, et la contribution de Charles-Marie Garnier, ami de Péguy, qui donna aux *Cahiers* ni plus ni moins que la traduction des *Sonnets* de Shakespeare, entreprise de taille souvent remise sur le métier par les traducteurs français au cours du XX^e siècle.

I. *Cahiers* sur le monde anglophone

Sans prétendre à l'exhaustivité, présentons d'abord trois œuvres touchant de plus ou moins près les Anglais et parues aux *Cahiers de la quinzaine* en différentes années.

1902. Les frères Jean et Jérôme Tharaud publie *Dingley, l'illustre écrivain*, cahier III-13 paru le 12 avril 1902 : il y est question de la guerre du Transvaal. Le texte proprement dit, dédié « à la mémoire de Mr. Cecil Rhodes »¹⁵, figure aux pages 9-79. Michel Leymarie l'a analysé avec brio dans son article « *Dingley, l'illustre écrivain* et l'impérialisme anglais »¹⁶.

1904. Charles Péguy publie *Un essai de monopole* et, dans le même cahier VI-4, l'étude de Raoul Allier sur *L'Enseignement primaire des indigènes à Madagascar*¹⁷. Il y est question des Anglais à plusieurs reprises. Aux pages 21-25 sont mentionnés la Société des Missions de Londres et l'apprentissage de l'anglais à Madagascar ; à la page 33 est évoqué le budget de ladite Société des Missions et des Quakers ; aux pages 117-118 est décrite l'attitude des Anglais face à l'éthiopisme.

1906. Le lieutenant-colonel en réforme Georges Picquart publie *De la situation faite à la défense militaire de la France*¹⁸. Un chapitre, daté du 20 août 1905, décrit « L'armée anglaise », aux pages 26-30. Le texte en avait déjà été publié dans *L'Aurore*.

¹⁴ Très « Belle Époque », « interview » figure ainsi dans le CQ VII-6, p. 60 ; « boycottage » est cité par Jean-Pierre Dubois-Dumée dans *Solitude de Péguy*, Plon, 1946, pp. 13-14 ; « meeting » figure dans la *Chanson du roi Dagobert*, qui fait un large usage des rimes en -er, mais aussi en C 632 (« meetingues ») et 663. – Nous avons relevé en tout une quarantaine d'anglicismes dans le lexique péguen, prose et poésie mêlées. Nos listes attendent d'être exploitées.

¹⁵ Page 3. – Cecil John Rhodes (1853-1902), homme d'affaires britannique, fut Premier ministre de la colonie du Cap en Afrique du Sud et fonda la... Rhodésie. – C'est un cahier blanc, tiré à 3000 exemplaires, de 88 pages.

Sa devise personnelle « *So much to do, so little time...* » (« si peu de temps pour tant à faire... ») fit le tour du monde.

¹⁶ *Littérature et nation*, Tours, n° 13, 1994, pp. 69-81.

¹⁷ Cahier VI-4, 8 novembre 1904, 3000 exemplaires, 232 pages.

¹⁸ Cahier VII-13, 11 mars 1906. Jaune, 2013 exemplaires, 108 pages.

La moisson est effectivement faible. Pourquoi donc l'éditeur Péguy choisit-il de publier des traductions de l'anglais ? Pour y répondre, il convient d'examiner les cahiers en question.

II. *Cahiers de littérature anglaise*

Nous suivrons l'ordre chronologique dans cette partie.

Mars 1904

M. M. Mangasarian, trad. Jean Leclerc de Pulligny, *Le Monde sans Dieu*¹⁹. *A New Catechism*, V-11, 1^{er} mars 1904. 2000 ex., 196 pages. Pages de l'introduction de George Jacob Holyoake (Eastern Lodge, Brighton, 20 octobre 1902) : 7-9 ; pages du texte : 10-134.

Mangasar Mugurdith Mangasarian (1859-1943), arménien d'origine, est, quand paraît ce *Cahier*, « orateur de la Société de libre pensée religieuse de Chicago »²⁰. C'est à peu près tout ce que les péguistes savaient de cette personne jusqu'ici. Nous reviendrons sur cette étonnante personnalité ci-après. Nous intéressons ici son livre, déjà publié successivement à Chicago (Open Court Publishing Company) et Londres (Rationalist Press Association), avec succès : plusieurs milliers d'exemplaires en Angleterre après quelques semaines de vente. En France, sa traduction française connaît aussi un certain succès : peu avant que le *Cahier* sorte une édition chez Cornély²¹, et peu après la parution du *Cahier* une deuxième édition, avec préface du député socialiste au Parlement belge Émile Vandervelde (1866-1938)²², édition couronnée de succès²³.

Péguy lui-même ne tarit pas d'éloge : il écrit du *Monde sans Dieu* qu'il est « l'essai le plus intéressant dû dans ce genre à l'initiative privée »²⁴ ; il désigne son auteur avec respect en 1907 : « mon cher monsieur et collaborateur »²⁵, avant de brusquement virer : Mangasarian n'est plus fin 1908 que « celui qui nous méprise le plus »²⁶.

Mais le cahier est aussi l'œuvre de son traducteur. C'est grâce à lui que Péguy a édité Mangasarian. Il s'agit de Jean Leclerc de Pulligny (1858-1934), qui avec son épouse Théodora²⁷ habitaient au 2, avenue Rembrandt au Vésinet (« Seine-et-Oise »), déménagèrent en 1905 au 18, rue de Fleurus (Paris, VI^e), vécurent ensuite au 30, rue Notre-Dame-des-Champs (VI^e), avant de s'installer au 4, cité Vaneau (VII^e) en 1912. Fils de Félix-Augustin Leclerc de Pulligny²⁸, Jean-Marie-Félix Leclerc de Pulligny fut ingénieur en chef des ponts et chaussées, secrétaire du Comité des arts et manufactures et de la Commission d'hygiène industrielle au ministère du Travail, président de l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale (créée en 1907), délégué de l'Office du Travail, directeur de la Mission française d'ingénieurs aux États-Unis²⁹, Chevalier en 1907 et Officier en 1912 de la Légion d'honneur. Ses livres à la BnF ne sont pas nombreux, des tirés à part pour l'essentiel³⁰, et le *Monde sans Dieu* fut le seul ouvrage qu'il traduisit.

¹⁹ Flammarion, probablement irrité de la reprise de ce titre, a fait insérer dans l'édition du livre chez Cornély un entrefilet indiquant l'existence de l'œuvre *Le Monde sans Dieu. Dernier mot de tout*, de Hippolyte Barnout.

²⁰ *Lecturer of the Independent Religious Society of Chicago* (A 1284).

²¹ A 1285.

²² 143 pages, in 16. On en trouve un compte rendu (d'abord paru dans *Le Peuple* de Bruxelles le 9 mars 1904) dans le *Cahier de la quinzaine* (pp. VII-X).

²³ 6^e mille atteint en 1907, lors d'un tirage (128 pages in 18).

²⁴ *De la situation faite au parti intellectuel*, 2 décembre 1906, B 565.

²⁵ *Un poète l'a dit*, 1907, B 829.

²⁶ *Deuxième élégie XXX*, septembre 1908, B 975.

²⁷ Née Lucassen, épousée le 21 janvier 1884 à Vernon, dans l'Eure.

²⁸ Prétendu vicomte selon certains, Félix-Augustin Leclerc de Pulligny (1821-1893) est le bienfaiteur du canton d'Ecos (dans l'Eure), dont il fut maire.

²⁹ 2521 Whitehall Building, 17 Battery Place, New York City.

³⁰ Leclerc de Pulligny a discoursé sur le « Canal maritime de Manchester » (1892) au quatrième Congrès international de navigation intérieure (Manchester, 1890), a écrit une *Note sur les marées de la Méditerranée et le marégraphe de Marseille* (Marseille, impr. Barlatier et Barthelet, 1891) et *Le Congrès des ingénieurs à l'Exposition de San-Francisco et l'achèvement du*

Il collabora aux cahiers IV-9 (janvier 1903), rapportant certains événements liés à la grève générale des mineurs sous le nom transparent de Jean le Clerc, et V-7 (janvier 1904), à propos de la grève d'Armentières. Il prévoyait en 1902-1907 de publier un cahier sur les *Poisons industriels* qui vit finalement le jour dans le cadre d'une *Hygiène industrielle générale*³¹.

Il souscrivit à la commandite des *Cahiers* en 1905.

Tout cela explique la grande majorité de ses lettres aux *Cahiers* : entre 1903 et 1914, 94 pièces³² ! Le 13 octobre 1903, première mention de *A New Catechism* dans sa correspondance. Le 28 décembre 1903, il annonce que Cornély est aussi intéressé par la publication du livre. Le 21 février, il se réjouit que l'impression touche à sa fin. Le 7 mars, il juge la préface de Péguy fortement pensée mais un peu longue et loin du sujet ; il annonce qu'il va écrire à Mangasarian. Le 10 mars, il fait envoyer le cahier au docteur Félix Dreyfus-Rose et à Georges Etber³³, à titre de propagande. Le 18 avril, il remarque un compte rendu élogieux du socialiste Émile Chauvelon, professeur de lettres au lycée Saint-Louis, et deux pages d'extraits dans la *Semaine sociale*.

Octobre 1904

Israël Zangwill, *Chad Gadya !*, trad. Mathilde Salomon, VI-3, 25 octobre 1904. Blanc, 3000 ex., 148 pages. Pages d'introduction : 3-4 ; du texte de Péguy : 7-45³⁴.

L'« écrivain anglais » Israël Zangwill (1864-1926) eut un destin européen : né dans le quartier juif de Londres, deuxième enfant d'une famille de cinq, son père était letton et sa mère, polonaise. Enfant terrible du judaïsme, rêveur et homme d'action, pessimiste et humaniste, il fut instituteur puis journaliste. Ami et collaborateur de Théodore Herzl, il fonde la *Jewish Teritorial Organization* en 1905. Auteur fécond, il est d'abord connu comme humoriste et surnommé le « Dickens juif » : *Merely Mary Ann* (1893)³⁵, *Children of the Ghetto*, *Ghetto Tragedies*, *The King of Schnorrers*, *Dreamers of The Ghetto* (1898) – qui se clôt sur la nouvelle *Chad Gadya !* où un jeune écrivain au talent déjà reconnu, riche, venant de Vienne pour rendre visite à ses parents juifs de Venise, arrive chez eux la nuit de la Pâque, au moment du repas rituel. À la fin du repas, comme se termine aussi le chant ancestral *Chad Gadya !*, le fils prodigue se noie volontairement dans le canal.

À l'époque de Péguy, peu de traducteurs abordent l'œuvre de Zangwill : A. Hartog traduisit « L'aïeule qui viole le Sabbat », un extrait de *Chad Gadya !* dans *Le Temps*, en 1902 ; Marie Girette traduisit diverses nouvelles pour la *Revue bleue* à la Belle Époque³⁶. Cette même

Canal de Panama (tiré à part des *Mémoires de la société des ingénieurs civils de France*, 1927). Comme journaliste scientifique, il a collaboré au *Marseille médical* (tiré à part de la « Création d'un service départemental de désinfection » écrit avec le docteur Auguste Queirel, impr. Barlatier et Barthelet, 1893), à la *Revue de photographie* (tiré à part des « Objectifs d'artiste, pratique et théorie des objectifs et téléobjectifs anachromatiques » écrit avec le polytechnicien Constant Puyo, Photo-Club de France, 1906 puis Montel, 1924) ou à la *Presse médicale* (n° 42, 27 mai 1922, tiré à part de « L'exercice des alités ou la Clinicinésie » écrit avec les docteurs Paul Desfosses et Alfred Martinet, Masson, 1922 ; n° 78, 30 septembre 1925, tiré à part de « Pour les médecins automobilistes : le pouls au chronographe », Masson, 1925).

³¹ Écrite avec l'inspecteur du travail Pierre Boulin, le docteur Maurice Courtois-Suffit (1861-194.), le docteur Charles Lévi-Sirugue et le médecin biologiste Jules Courmont (1865-1917) ; parue en 1908 chez Baillière (A 1716 ; B 643) comme septième volume du *Traité d'hygiène* de Paul-Camille-Hippolyte Brouardel et Ernest Mosny (2^e éd. : 1927).

³² Jacques Viard a le premier montré l'intérêt de cette correspondance dans « Prophètes d'Israël et annonciateur chrétien », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1973, pp. 333-380.

³³ Anagramme de Georges Béret, collaborateur de *La Revue Socialiste*, directeur des *Annales politiques et littéraires*, docteur en droit, laïciste.

³⁴ Léon Daudet se plaint de la « préface trop longue mais par ailleurs intéressante [!] de M. Charles Péguy » (« Le pessimisme juif », *La Libre Parole*, 29 septembre 1907, article porteur de la mention « vu » de la main de Péguy). Dans ce texte que Péguy intitule *Zangwill* il est question, conformément à ce qui est une habitude de Péguy, de tout sauf de Zangwill : de Renan et de Taine pour l'essentiel.

³⁵ Nouvelle, Londres, Tait, 1893 (rééditions) ; comédie, New York, The Macmillan Company, 1904 (rééditions).

³⁶ « Le polisseur de verres » [*Rêveurs du Ghetto*] à la *Revue bleue*, en novembre 1909, p. 592-628-652 (nous ne donnons, pour économiser la place des notes, que les premières pages, les nouvelles paraissant en feuillets) ; « Joseph le

Marie Girette, après la Première Guerre mondiale, présentera dans la *Revue bleue* « Israël Zangwill », puis « Un grand écrivain étranger : Israël Zangwill »³⁷.

Peu de critiques présentent alors Zangwill au public français : Ivan Strannik³⁸ dans « The Mantle of Elijah »³⁹ et Augustin Filon dans « L'œuvre littéraire et sociale d'Israël Zangwill » et « Israël Zangwill »⁴⁰. C'est sans doute la raison pour laquelle il faudra attendre l'année 1994 pour que reparaisse d'Israël Zangwill les *Rêveurs du ghetto* – et donc *Had Gadya*, c'est sa nouvelle transcription – en deux tomes et dans une nouvelle traduction, due à Marie-Brunette Spire⁴¹. Mais qui est donc la traductrice à laquelle Péguy recourut ?

C'est mademoiselle Mathilde Salomon (1837-1909), née à Phalsbourg, fille de Léopold Salomon (1813-1900), boucher de son état, et d'Élise Hélène Aron (1814-1874). Les deux frères Calmann-Lévy, les familles de financiers Weill et Lazard sont originaires de la même communauté juive de Phalsbourg, où Louvois autorisa dès la période située entre 1680 et 1691 deux familles juives à s'installer⁴².

Mathilde Salomon, aînée de dix enfants, fut une éducatrice et une pionnière de l'éducation féminine qui se forma d'abord en obtenant le seul titre accessible alors à une femme : le brevet supérieur. En 1855, elle monta à Paris, où elle assista déguisée, dit-on, à des cours réservés à la gent masculine – pas à des cours de langues anciennes en tous les cas : peut-être des cours de langue anglaise, ou d'histoire. Elle commença à enseigner dès 1858, tantôt donnant des cours particuliers, tantôt exerçant comme institutrice dans de modestes institutions, parfois privées. En 1872, patriote choquée par l'occupation de l'Alsace et surtout de sa Lorraine natale, elle opte pour la nationalité française. Le tournant de sa vie se produit en 1883, quand un ami normalien, Raoul Frary, lui fait rencontrer Frédéric Passy et Michel Bréal, qui venaient, pour rivaliser avec l'enseignement congréganiste, de créer l'École alsacienne, destinée aux garçons, et le Collège Sévigné, dont la directrice, Marie-Joséphine de Marchef-Girard (1827-?), venait de quitter la direction pour devenir Inspecteur général... On propose à Mathilde Salomon la direction du Collège Sévigné ; elle accepte⁴³. Elle habitera désormais et mourra même au 10, rue de Condé, dans le VI^e arrondissement. Mieux : le Collège, institution célèbre par son esprit de liberté et de modernisme, devient sa propriété en 1887, qu'elle transmettra généreusement par son testament à son successeur : Thérèse Sance (1876-1945). Les enseignants qu'elle emploie sont Paul Dupuy (qui travaille au Collège de 1885 à 1925), Frédéric Rauh, le philosophe Alain qui le remplace à sa mort en 1908, Salomon Reinach, Désiré Roustau (1898-1920), Charles Salomon (1902-1936), Albert Thomas, mais aussi Blanche Raphaël, que connaissent bien les péguistes.

En 1892, Mathilde Salomon est la première femme à siéger au Conseil supérieur de l'Instruction publique ; en octobre 1906 elle est la première femme nommée Chevalier de la Légion d'honneur à titre civil.

Comment fit-elle la connaissance de Péguy ? Elle avait été dreyfusarde, et membre du Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme jusqu'en 1900. C'est probablement l'Affaire qui rapprocha de ses origines juives Mathilde Salomon, autrement agnostique et laïciste, au point de lui faire traduire Zangwill. Catherine Nicault pense que c'est Gaston Raphaël qui lui présenta Péguy⁴⁴. Nous n'en sommes pas convaincus : Gaston Raphaël a travaillé au Collège, mais assez tard : de 1908 à 1914... Nous pensons plutôt à Robert Dupouey, normalien (promotion 1898), agrégé de lettres en 1903 (sous le prénom de Charles) et professeur de lettres au lycée Michelet

Rêveur », janvier 1910, p. 33-72-111-134-167 ; « La tombe anticipée », octobre 1910, p. 449-483 ; « Incurable » [*Tragédies du Ghetto*], décembre 1911, p. 804-810 ; « Uriel Acosta » [*Rêveurs du Ghetto*], 1912, p. 591-626-657-684.

³⁷ Respectivement août 1926, p. 167 et septembre 1926, pp. 517-519.

³⁸ Pseudonyme de la romancière et traductrice Anna Mitrofanovna Anitchkova (1868-1935).

³⁹ *Revue bleue*, 8 décembre 1900, p. 831.

⁴⁰ Respectivement dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1909, pp. 347-372 et au *Journal des débats*, janvier 1910.

⁴¹ Complexe, « L'heure furtive », 1994 et 2000.

⁴² Antoine Schrub, *Phalsbourg*, Musée de Phalsbourg, 2000.

⁴³ A 1396.

⁴⁴ Catherine Nicault, « Mathilde Salomon », *Archives juives*, n° 37-1, 1^{er} semestre 2004, pp. 129-134. – Article qui synthétise très utilement Marthe Lévêque, *Mathilde Salomon*, Saint-Germain-lès-Corbeil, impr. F. Leroy, 1911.

puis Louis-le-Grand, qui dirigera l'École Pratique de l'Alliance française après la Première Guerre mondiale. Dupouey revenait d'un long séjour aux États-Unis (1903-1904), où il avait donné un vaste cycle de conférences et où il avait notamment été le premier boursier du Cercle français de l'Université d'Harvard et chargé de cours à l'Université de Californie à Berkeley⁴⁵. Il deviendra en 1914 membre de la Société des américanistes de Paris.

C'est en 1903-1904 que Mathilde Salomon écrit ses lettres aux *Cahiers*, cinq en tout⁴⁶. Elle présente à l'abonné Robert Dupouey sa traduction de Zangwill, vers le 20 août 1903, pour parution aux *Cahiers*⁴⁷ ; le 2 février 1904, elle s'inquiète de la date de parution et demande à Péguy, pour être fixée, au moins une date approximative. Peu satisfaite de la réponse apparemment, elle veut envoyer Mlle Dupouey, fille de Robert Dupouey, reprendre son manuscrit le 6 février 1904 mais Péguy répond qu'il « ira la voir aussitôt rétabli ». Le 26 avril, elle explique à Péguy que Pierre Mille, chargé des traductions de Zangwill en France, autorise la parution de la traduction de *Chad Gadya* ; que, comme traduire autre chose de Zangwill – des « romans fort longs » – aurait moins d'intérêt, elle est prête à donner encore un ou deux chapitres des *Dreamers of The Ghetto*. Enfin, le 10 octobre 1904, questionnée par Péguy, elle donne quelques maigres renseignements biographiques et bibliographiques sur l'auteur. Péguy remercia chaudement la traductrice de lui avoir confié l'édition de cette œuvre⁴⁸.

Lorsque Péguy tenta de trouver du travail pour son ami Jules Isaac qui voulait devenir répétiteur à Paris, Mathilde Salomon, qu'il avait sollicitée, lui répondit n'envisager « ni augmentation ni modification de son personnel pour cette année scolaire »⁴⁹.

Péguy eut un certain courage éditorial à publier une œuvre d'un auteur peu connu alors, traduit par une femme certes connue, mais non point comme traductrice⁵⁰. Son courage fut récompensé : « [...] répandu dans les milieux juifs, *Chad Gadya* eut une influence considérable. Il agit à la manière d'un retour, d'une conversion. », écrit André Spire dans *L'Univers israélite*⁵¹ en 1926. D'ailleurs Mathilde Salomon avait des amis sionistes, notamment deux juifs russes : Yehuda Tchernoff (1873-déportation) ; Myriam Schach (1867-1956), agrégée d'allemand.

En dehors de la communauté juive, le public resta plutôt indifférent⁵². Mais c'est bien dans le droit fil du *Cahier* de Mathilde Salomon que paraîtra un second *Cahier* consacré Zangwill...

A parte : Julia-Blanche Raphaël

Mathilde Salomon est la tante de Marcel Bernard, celui-là même qu'épousera Blanche Raphaël⁵³. Celle qui fut longtemps appelée chez les péguistes *l'Innominata* est née en 1878,

⁴⁵ Page 251 de Louis V. Gofflot et Jules Claretie, « *Le théâtre au collège du Moyen-Âge à nos jours* », dans Bibliographie des ouvrages traitant des représentations théâtrales dans les collèges, *Champion*, 1907 ; Federation of French Alliances in The United States and Canada, *Le Cinquantenaire. 1902-1952*, États-Unis, 1952, p. 33.

⁴⁶ CORCQ-IV-94, Inv. 5304 à 5308.

⁴⁷ Page 442 de Géraldi Leroy, « Correspondance Charles Péguy – Jules Isaac », *BACP* 96, oct.-déc. 2001, pp. 436-482.

⁴⁸ A 1451.

⁴⁹ 1905-1906 ; lettre de Charles Péguy à Jules Isaac du 20 juillet 1905 reproduite p. 464 de Géraldi Leroy, « Correspondance Charles Péguy – Jules Isaac », art. cité.

⁵⁰ Mathilde Salomon a peu publié : outre une étude parue dans la *Revue des jeunes filles* sur la peintre Rosa Bonheur et divers articles sur l'enseignement (on trouve d'elle à la BnF un rapport intitulé « Complément pratique de l'éducation morale des jeunes filles... » pour préparer l'exposition universelle de 1900, s. l. n. d., et une conférence à la Société pour la propagation des langues étrangères en France : « De la part des femmes dans la propagation des langues vivantes », à l'hôtel des Sociétés savantes, 1894), on retiendra ses *Premières leçons d'Histoire de France*, L. Cerf, 1884 (224 pages) et *À nos jeunes filles. Lectures et leçons familières de morale*, 2^e éd., L. Cerf, 1896 (144 pages).

⁵¹ André Spire, « La renaissance juive en France », *L'Univers israélite*, 5^e année, n° 46, 24 décembre 1926, pp. 485-487.

⁵² Le 31 juillet 1909, Georges Grappe dans *L'Opinion* indique simplement en passant la parution de *Chad Gadya* ! aux *Cahiers de la quinzaine*. (« Un écrivain anglo-juif, Israël Zangwill », article « vu » de Péguy).

⁵³ Robert Burac, *Charles Péguy, la révolution ou la grâce*, Laffont, 1994, p. 250 ; d'après *FACP*, n° 175, mars 1972, p. 5 et *FACP* 185, mars 1973, p. 4. – Mathilde Salomon n'est pas la tante de Gaston Raphaël (le frère de Blanche Raphaël ; B 1592).

filles de Félix Raphaël, qui donna un temps des cours d'allemand puis travailla chez Ollendorff et à *La Grande Revue*⁵⁴, et sœur de Gaston Raphaël, professeur d'allemand qui avait fait connaissance de Péguy par Albert Lévy vers 1896. Elle fut agrégée d'anglais en 1903, à une époque où les femmes à l'agrégation d'anglais sont rares : 2 sur 8 en 1901 ; 1 sur 6 en 1902 ; 2 sur 8 en 1903 – dont mademoiselle Julia Raphaël ; 3 sur 10 en 1904 – dont mademoiselle Marie Cordelet⁵⁵...

Mentionnée dans la gestion des *Cahiers* dès 1902, elle souscrivit à la commandite des *Cahiers* en 1905 et donna quelques cours d'anglais à Germaine et Pierre Péguy à partir de 1907 inclus. Mais elle n'enseigna l'anglais que de façon épisodique d'abord, demandant une « délégation » quand la situation financière familiale l'exigeait ; ainsi, en septembre 1907, Péguy rencontre Joseph Reinach pour obtenir ce délai nécessaire à son repos. Il semble que sa santé résistât mal à l'exercice de ce métier, ce qui était aussi, paradoxalement, le cas de Mathilde Salomon.

Après avoir habité au « Cercle Amicitia », 12, rue du Parc-Royal, Paris III^e, Blanche épousa le 30 juillet 1910 Marcel Bernard, « commerçant à la tête d'une affaire »⁵⁶. Cinq lettres d'elle aux *Cahiers* sont conservées pour la période allant de 1906 à 1910. L'adresse du couple était le 4, rue Valentin-Haüy dans le XV^e arrondissement.

Si elle n'a pas laissé grand souvenir chez ses élèves, c'est sans doute parce qu'elle n'enseigna au collège Sévigné, chargée de cours d'agrégation, qu'en 1911-1912. Elle est morte vers 1969.

Décembre 1906

Charles-Marie Garnier, *Les Sonnets de Shakespeare, essai d'une interprétation en vers français*, I, VIII-7, 23 décembre 1906. Vert, 715 ex., 96 p. Pages d'introduction : 5-12 (avec fac-similé du frontispice de l'édition de 1623, obtenu grâce à Sidney Lee, auteur de la plus récente *Vie de Shakespeare*) ; pages du texte : 13-86.

Charles-Marie Garnier, *Les Sonnets de Shakespeare, essai d'une interprétation en vers français*, II, VIII-15, 31 mars 1907. Vert, 1715 ex., 108 p. Pages d'introduction (avec portrait par Martin Droeshout en 1623) : 101-112 ; pages du texte : 113-192.

Ces deux cahiers sont dédiés à Émile Legouis (1861-1937), professeur à la Sorbonne, spécialiste de William Wordsworth, déjà traducteur de *Morceaux choisis de littérature anglaise*, de l'intégralité des *Contes de Canterbury*⁵⁷.

On ne présentera pas William Shakespeare mais plutôt Charles-Marie Garnier (21 mai 1869, Chartres – 6 août 1956, Paris). D'origine protestante, il fut professeur agrégé d'anglais à Bar-le-Duc puis Rouen, et obtint, avec Félicien Challaye, une des cinq bourses mises à la disposition de l'État par la fondation Albert Kahn pour que cinq agrégés fassent, séparément, le tour du monde en deux ans. Il en tirera des intérêts internationaux⁵⁸ et deviendra d'ailleurs le secrétaire du *Cercle des voyageurs autour du monde* ou société *Autour du Monde*. Professeur de lycée à Janson-de-Sailly (Paris) à partir de 1901, puis à Condorcet, Henri-IV et Louis-le-Grand après la Première Guerre mondiale et jusqu'en 1922⁵⁹. Il est nommé à sa retraite Inspecteur général de l'Instruction publique. Il fera partie en 1924 des souscripteurs aux *Mélanges offerts à M. Charles Andler par ses amis et ses élèves*⁶⁰.

⁵⁴ CACP 27, 1980, p. 55.

⁵⁵ Et encore 3 sur 11 en 1905 ; 5 sur 15 en 1906 ; 4 sur 9 en 1907 ; 3 sur 14 en 1908 et 1909 ; 3 sur 16 en 1910 ; 4 sur 16 en 1911 ; 4 sur 11 en 1912 ; 3 sur 11 en 1913 ; 4 sur 30 en 1914.

⁵⁶ FACP 186, avril 1973, p. 26.

⁵⁷ Respectivement : Hachette, 1905 ; Alcan, 1908.

⁵⁸ Il écrit ainsi en sociologue : « L'enseignement aux îles Hawaï » dans la *Revue pédagogique* (avril 1902) ; « Notre devoir intellectuel en Indo-Chine » dans la *Revue internationale de l'enseignement* (septembre 1902) ; « Les Américains aux Philippines » dans le recueil *Autour du Monde* (Alcan, 1904), pp. 172-205.

⁵⁹ AJ-16-1092 ; FACP 83, avril 1961, pp. 3-12.

⁶⁰ Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1924.

On retiendra parmi ses études littéraires qui précéderent de peu sa traduction pour les *Cahiers de la quinzaine* : « Le Nirvana de Lafcadio Hearn⁶¹ » dans la *Revue de métaphysique et de morale* ; « Charles Dickens, auteur de *Contes de Noël* » dans la *Revue pédagogique* ; « Les Sonnets élisabéthains de Sidney Lee » dans la *Revue germanique*⁶², ainsi qu'une édition postérieure des *Œuvres et poèmes* d'Auguste Barbier⁶³. Il collabora à *Jean-Pierre*⁶⁴, y écrivant « Enfants et jeux japonais » dans les numéros 4, 10 et 20 de la 2^e année, puis 3 et 4 de la 3^e année ; « Compte rendu de la fête de *Jean-Pierre* » dans le 7 ; « Snowdonia » dans le 24. Il y tint même la rubrique « Bulletin de la quinzaine » au cours de la 3^e année⁶⁵. C'est dans le même esprit, afin d'éduquer la jeunesse, que Garnier fut un pionnier des correspondances scolaires internationales : dès 1897, il participait aux côtés de Paul Mieille (1859-1933) à une première tentative d'échange de lettres entre la France et ses pays voisins ; en 1929 encore il présidera le Comité permanent international qui sera à l'origine de la Fédération mondiale des organismes de correspondance et d'échanges scolaires.

Charles Garnier épousa civilement en 1903 Jeanne Maritain (1875-1955)⁶⁶, qu'il avait rencontrée à la boutique des *Cahiers*. Ils eurent en 1905 une fille : Évelyne Garnier, dite « Nine ». Mais la conversion de sa femme entraînera la séparation des époux en 1907 puis, en avril 1913, le divorce. C'est l'époque où Ernest Psichari évoque « l'ignoble G. » dans son *Journal*... Péguy se trouvera ainsi dans une situation délicate vis-à-vis de son collaborateur et de la famille Maritain.

Dreyfusard, Garnier avait adhéré à la *Ligue des Droits de l'Homme*. Ce n'est point là qu'il put connaître Péguy mais certainement entendre parler de lui, avant de le rencontrer par relations interposées. Garnier approuva entièrement la parution de *Notre jeunesse* de Péguy, récit de cette crise « qui fut au vrai le dessaisissement de la mystique »⁶⁷. Il écrivit en tout huit lettres aux *Cahiers* de 1904 à 1912⁶⁸, et sa fidélité ne s'arrêta pas à la mort de Péguy : Garnier est l'auteur d'un article nécrologique « Péguy » paru dans *La Guerre sociale* de Gustave Hervé le 19 septembre 1914, seconde riposte à l'article de Barrès dans l'*Écho de Paris* après l'article de Gustave Hervé lui-même dans *La Guerre sociale*, la veille. Il nous a paru intéressant de redonner ici l'article de Garnier, jamais réédité depuis lors :

La veille de la mobilisation, rue de la Sorbonne, Péguy me dit : Je ne crois pas qu'ils marchent ; ils sont trop mal engagés. Mais, qu'ils marchent ou qu'ils ne marchent pas, il y en a un qui aura été superbe dans toute cette affaire-là, c'est Hervé. Les vrais révolutionnaires ont quelque chose qui se retrouve toujours, l'heure venue.

Ce quelque chose, la fibre révolutionnaire, Péguy l'avait aussi dans le tissu de son cœur. Rénover la société par l'homme était son objet. Il se donna au dreyfusisme de toute son âme. Quand il vit que, la bataille gagnée, chacun retournait à ses petites luttes de partis, à ses combinaisons de fractions de partis, à ses petits profits, comme il arriva à d'autres grandes âmes après les « glorieuses » de 1830, il en reçut un coup de désespoir.

Trop jalousement individualiste pour s'unifier jamais, il se tourna, pour assurer le salut de son idéal, non pas vers le catholicisme des théologiens, mais vers l'ancienne chrétienté des simples, des *peineux* du passé, des femmes et des filles du peuple.

Peuple et paysan, le meilleur Péguy le reste jusqu'au bout. C'est pour la terre de France, sa terre, pour tous les artisans de bonne besogne, pour sa « boutique » qui représentait le gagne-pain

⁶¹ Lafcadio Hearn lui-même « remit vers 1901, au Japon, au jeune agrégé d'anglais Charles-Marie Garnier, aux fins d'une éventuelle traduction en français et d'une publication » les contes en créole qu'il avait recueillis et qui ne purent paraître par l'entremise de Garnier qu'en 1939 (Roger Toumson, *La Transgression des couleurs : littérature et langage des Antilles*, Éditions caribéennes, 1989, t. I, p. 266).

⁶² Respectivement : mai 1903, décembre 1904, janvier 1905.

⁶³ Angleterre, Oxford, Clarendon Press, 1907.

⁶⁴ 26 juin 1904 ; A 1864.

⁶⁵ Numéros 7, 8, 9, 11-12, 13, 14 et 15.

⁶⁶ Cette Jeanne Maritain dont s'était épris en 1902 Ernest Psichari (1883-1914). Le mariage eut lieu non à l'été 1902 (B 1585) mais le 19 février 1903 (C 1939 ; *FACP* 131, 25 juin 1967, p. 22 ; Frédérique Neau-Dufour, *Ernest Psichari. L'ordre et l'errance*, 2001, p. 105 : « [...] un nouvel événement : Jeanne doit se marier le 19 février 1903 avec un dénommé Charles-Marie Garnier. »).

⁶⁷ C 251.

⁶⁸ *FACP* 83, avril 1961, art. cité.

quotidien en même temps qu'un magnifique héritage de culture française, qu'il se battit, souffrit, mourut.

Cette mort, qui affirme et consacre tout ce qu'il y a de positif et de beau dans son œuvre et dans son action, on ne peut que la lui envier.

Péguy fut tellement content de ses deux cahiers traduits de Shakespeare qu'il songea à en obtenir un prix littéraire⁶⁹. L'espoir n'était pas vain, le prouvent suffisamment le Prix Denfer que reçut en 1924 cette même traduction, qui avait été rééditée en 1922 chez Dent et fils⁷⁰, et l'excellente réputation qui entourera cette traduction de Shakespeare tout au long du premier XX^e siècle : certes, Garnier avait « acquis une certaine notoriété pour avoir traduit les sonnets de Shakespeare »⁷¹. Émile Faguet écrivait dans la *Revue latine. Journal de littérature comparée* dès 1907 : « Je signale aux shakspeariciens et du reste aux amateurs de vers nets et vigoureux un *Essai d'interprétation en vers français des sonnets de Shakespeare*. Cet essai a été publié dans le « septième cahier de la huitième série. » Même si l'entreprise était de taille, Faguet avoua : « M. Charles-Marie Garnier approche du but plus que je n'aurais cru que qui que ce soit en pût approcher. »⁷² D'autres revues donnent un poème de la récente parution ou des extraits⁷³.

Seule voix discordante dont nous devons rendre compte, Louis Cazamian dans la *Revue germanique* est plutôt tiède. Après une sorte de concession : « Il y a dans ces deux volumes infiniment de patience et d'ingéniosité. », son jugement se fait sévère : « En certains cas, le lecteur admirera l'audace de M. Garnier, plus qu'il ne la comprendra. »⁷⁴

L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique qualifie Garnier en 1932 d'« admirable traducteur des *Sonnets* »⁷⁵. Le Groupe d'études finno-ougriennes de l'École des langues orientales vivantes se souvient encore en 1964 de Garnier « qui s'était fait apprécier comme traducteur des *Sonnets* de Shakespeare et était lui-même un délicat poète »⁷⁶. L'hypercritique survint à la fin du siècle dernier, l'« interprétation » de Garnier étant rangée désormais parmi les traductions « qui rencontrèrent au début du siècle un accueil favorable ; mais à notre époque nettement plus exigeante, satisfèraient-elles le lecteur pointilleux ? »⁷⁷

Henri de Régnier, pourtant, à écouter les traductions de Garnier, « avait eu l'étrange et singulière impression d'entendre deux voix, – le vers français et l'accent de l'original »⁷⁸... Le lecteur du *Porche* pourra juger sur pièces ci-après !

Mars 1907

Henriette Cordelet, *Swift*, VIII-13, 3 mars 1907. Vert, 2013 ex., 108 pages. Pages d'introduction (avec portrait de Swift par Jervas en 1708-1710, National Portrait Gallery) : 5-8 ; pages du texte : 9-99.

⁶⁹ Vers 1905-1907 ; B XIII.

⁷⁰ Collection « Shakespeare », XXII + 176 pages.

⁷¹ Pierre Antoine Perrod, *Jules Favre, avocat de la liberté*, Lyon, La Manufacture, 1988, p. 583.

⁷² Page 273. Le *Mercur de France* est plus neutre, qui se contente d'annoncer la parution (série moderne, 1907, p. 769 : « M. Charles-Marie Garnier donne, dans un *Cahier de la Quinzaine*, l'*Essai d'une interprétation en vers français des Sonnets de Shakespeare*. » ; presque le même texte en 1908, p. 108 : « M. Charles-Marie Garnier publie, aux *Cahiers de la quinzaine*, un *Essai d'une interprétation en vers français des Sonnets de Shakespeare*. »).

⁷³ Poème LXXI dans *Le Nouveau monde*, 12 janvier 1907, article signé « M. G. » et « vu » par Péguy ; poèmes XXIV, CVI et CX dans *Le Français. Journal de la Société nationale des professeurs français en Angleterre* (mars-avril 1907, pp. 9-10, « vu » par Péguy), qui ne tarit pas d'éloges : « La langue dont se sert M. Garnier a une légère teinte archaïque qui ajoute à la grâce naturelle de son vers et qui a pour résultat de nous donner une plus vive impression de l'époque où l'original fut écrit. » ; François Albert dans *L'Aurore* du 18 mars 1907 évoque « un effort curieux et, je crois, heureux, d'adaptation » (article « vu » par Péguy).

⁷⁴ Novembre 1907, p. 644 ; article « vu » de Péguy.

⁷⁵ *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 1932, p. 94.

⁷⁶ *Études finno-ougriennes*, Klincksieck, 1964, p. 183.

⁷⁷ Efim Etkind et Vladimir Trubeckoj, *Un art en crise : essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, pp. 215-216.

⁷⁸ Cité par Garnier lui-même dans son édition revue des *Sonnets de Shakespeare*, Belles Lettres, 1926, p. XXIII.

Plutôt que Jonathan Swift, nous présenterons la moins connue Henriette Cordelet, fille de Louis-Auguste Cordelet (1834, Parigné-l'Évêque – après 1914), ancien maire du Mans et président du Conseil général de la Sarthe⁷⁹, sénateur de la Sarthe à partir de 1882⁸⁰.

Membre de la Ligue française pour l'hygiène scolaire, professeur agrégé de l'Université pour l'anglais au premier rang en 1904, sous le prénom de Marie, Henriette Cordelet enseignera cette langue au collège Sévigné de 1909 à 1920, en même temps que l'inamovible Margaret Scott, qui y enseigna de 1881 à 1930, elle aussi agrégée d'anglais. Julie Sabiani se demande si elle n'aurait pas été, avant d'être sa collègue et amie, la condisciple de Blanche Raphaël⁸¹. C'est plausible d'après les années où toutes deux obtinrent l'agrégation : 1903 et 1904.

Toujours est-il que devant les résistances du frère⁸² et du père d'Henriette Cordelet, Blanche s'entremet pour faciliter le mariage d'Henriette⁸³ avec le peintre-graveur-sculpteur Pierre Fritel (1853-1942). Henriette Cordelet écrivit même à Péguy le 18 septembre 1907 une lettre pour lui demander intervenir auprès du sénateur Cordelet « *au nom de Pierre Fritel* » (*sic*).

Ce dernier, élève d'Aimé Millet et de Cabanel à l'École des Arts décoratifs, exposé aux salons à partir de 1876⁸⁴, a peint des tableaux d'histoire et des portraits : *Saint Jean-Baptiste* (1876), *Désespoir d'Œdipe* (1877), *Électre* (1878), *Mater Dolorosa* (1878 ; Préfecture de la Seine et église des Batignolles), *Solum patriæ* (1885). Cette même année 1885, il bénéficie d'une bourse de voyage. En 1898, il achève *Frédéric de Saxe* d'après Dürer, en 1909 la *Descente de Croix*, *Le Christ portant sa Croix*, en 1911 *Souvenir de Rome* (vues de Coucy-le-Château et du Mottay), en 1913 *Bellone triomphante*. Il obtiendra encore une médaille d'or en 1920 pour *Les Conquérants* (Musée de Lucerne).

Graveur, il accomplit des burins et des eaux-fortes aux sujets ambitieux et lourds de symboles (*La Paix auguste*, 1910). Il obtient en 1889 une médaille de bronze aux États-Unis, puis en 1909 le prix Belin-Dollet pour sa gravure. *Le Tout-Paris* nous apprend qu'il sera en 1914 « Hors Concours ». Il gravera en 1915 *Le Rêve des Héros*, triptyque pour la chalcographie du Louvre. Il réalisa aussi dans les années 1920 des décors muraux, comme à la basilique Saint-Martin de Tours.

Comme illustrateur, il collabore au *Tour du Monde* (1875-1882) et se spécialise dans le thème des voyages (*Les Voyages dans l'Amérique du Sud*, Hachette, 1883).

La correspondance inédite entre Henriette Cordelet, abonnée des *Cahiers*, et Pierre Fritel d'une part⁸⁵, les *Cahiers de la quinzaine* et Péguy d'autre part, nous permet de suivre leurs relations. Abonnée aux *Cahiers*, Henriette Cordelet commandait des livres à la Boutique des *Cahiers*⁸⁶, cherche à faire s'abonner des amis⁸⁷. Henriette Cordelet souscrivit à la commandite des *Cahiers*⁸⁸, ainsi que Pierre Fritel, qui le premier avait fait la connaissance de Péguy⁸⁹. Leur amitié ne connut pas d'ombre⁹⁰ si ce n'est au moment de la brouille de Péguy avec Laurens, ami commun⁹¹. Une lettre témoigne de ces démarches : « notre collaborateur et abonné mademoiselle Henriette Cordelet, professeur agrégé de l'Université, pour l'anglais, 9, rue du Val-de-Grâce, Paris V^e, vient de souscrire à destination de votre Club un abonnement à nos *cahiers* »⁹².

⁷⁹ Respectivement en 1878-1888 et 1877-1885.

⁸⁰ En 1914, il le sera encore. La famille réside au 9, rue du Val-de-Grâce. Le père d'Henriette adhéra en 1921 au Parti républicain démocratique et social.

⁸¹ *FACP*, n° 186, avril 1973, p. 11.

⁸² Louis-Henri Cordelet, 1864-1952, qui fut sous-préfet de Saumur en 1902-1906 puis préfet de la Mayenne en 1906-1911.

⁸³ Célébré après 1907 : il s'agit d'Henriette sous l'allusion à la « maîtresse de maison » des Fritel, au 63, rue Mouton-Duvernet, Paris XIV^e dans la correspondance de Péguy avec Pierre Fritel.

⁸⁴ En 1879, il obtient une médaille de 2^e classe.

⁸⁵ Conservée bien entendu au Centre Charles-Péguy d'Orléans.

⁸⁶ 27 avril 1906, CL VI-176.

⁸⁷ Même lettre et 19 octobre 1906, CL VII-270.

⁸⁸ 2 juillet 1906, CL VI-395.

⁸⁹ 9 mai 1905, CL III-238 ; 4 juillet 1905, CL IV-266.

⁹⁰ 17 octobre 1906, CL VII-250 ; 7 février 1907, CL VIII-53 ; lettre des Fritel à Péguy, un 20 septembre, de Coucy-le-Château – après 1907, CORCQ Henriette Fritel.

⁹¹ 6 mars 1908, CL X-270.

⁹² CL VIII-348 le 17 mai 1907 ; lettre au secrétaire de l'*Arts Club*, 40 Dover Street, London.

Henriette Cordelet venait d'écrire un article remarqué⁹³ : « La Femme dans l'œuvre de Meredith » dans la *Revue germanique*, en mars-avril 1906⁹⁴, quand elle fut recrutée comme collaboratrice des *Cahiers*. Son volume, « étude courte mais substantielle, fort intéressante, écrite en style sobre et précis, et qui nous fait mieux comprendre le caractère de cet homme extraordinaire, dont la vie ne fut qu'une longue souffrance et qu'une lutte continuelle »⁹⁵, est assez novatrice. Sobre est le mot qui revient dans les recensions⁹⁶, toutes favorables⁹⁷.

Henriette Fritel-Cordelet, fidèle à Péguy par-delà la mort, donnera encore en 1915 pour *La Grande revue* une analyse d'un *Cahier de la quinzaine*, ancien : « œuvre de M. Raphaël, paru dès 1908, et qui a pour titre *Der Professor ist die deutsche National-krankheit* (Le professeur est la maladie nationale de l'Allemagne). »⁹⁸

Décembre 1909

André Spire, *Israël Zangwill*, XI-5, 19 décembre 1909. Vert, 1514 ex., 88 pages. Pages du texte : 3-85.

Henri-Paul-André Spire, *alias* André Voisin (1868-1966), né de parents juifs lorrains, poète, diplômé des sciences politiques (1893), docteur en droit (1895), entre au Conseil d'État en janvier 1894. Il crée en 1896 avec son ami René Bazin la Société des visiteurs et consacre tous ses loisirs, entre 1898 et 1904, aux Universités populaires, cofondant notamment celle du XVIII^e arrondissement. Délégué à l'Office du Travail auprès d'Arthur Fontaine en 1900, puis au ministère du Travail, où il est chargé d'études sur la législation ouvrière, il devient en 1901 chef adjoint du cabinet du ministre de l'Agriculture. Au service des œuvres sociales de ce ministère, il sera inspecteur puis inspecteur général.

C'est un fidèle abonné des *Cahiers*, introduit auprès de Péguy par Jules Isaac. Il souscrit à la commandite des *Cahiers*. Il adresse 20 lettres aux *Cahiers* de 1902 à 1910⁹⁹, notamment parce qu'il collabore aux *Cahiers*¹⁰⁰. Comme il se passionne pour la phonétique, Péguy l'adresse à son tour à Romain Rolland, qui l'introduit au laboratoire de phonétique expérimentale de l'abbé Rousselot¹⁰¹.

Trouvant la révélation de son identité juive dans le cahier *Chad Gadya* !¹⁰², il adhère en 1905 au mouvement de *self-defence* des ghettos de l'Europe de l'Est et à la nouvelle *Jewish Territorial Organization*. Il écrit ses premiers poèmes juifs dans *Versets*¹⁰³. Cette « étude très fouillée » où il mit « beaucoup de soin » avait révélé Spire à lui-même : « L'âme juive de M. Spire s'est réveillée au contact des misères que Zangwill dépeint et elle lui a inspiré des pages fortement senties et d'une savoureuse éloquence. »¹⁰⁴

⁹³ « *This lady displays an extraordinary knowledge of women in English literature, from Shakespeare to Thomas Hardy* », écrit d'elle John Alexander Hammerton dans *George Meredith in Anecdote and Criticism*, États-Unis, État de New York, London, Grant Richards, 1909, p. 368.

⁹⁴ Elle publiera assez peu par la suite : « Le Gentleman au XVIII^e siècle d'après Thackeray », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1910 ; « L'humour de Kipling », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1910 ; « Punch ou le Charivari de Londres », *La Grande Revue*, 10 août 1911, p. 221 et suivantes – sous le nom de Fritel-Cordelet.

⁹⁵ Compte rendu d'Henri Gauche, « Bibliographie », dans *Les Temps nouveaux*, 11 mai 1907, article « vu » de Péguy.

⁹⁶ Émile Pons évoque ainsi « l'étude française de Mlle Henriette Cordelet, limpide et sobre » dans *Swift. Les années de jeunesse et le « Conte du tonneau »*, Ophrys, « Faculté Des Lettres de l'Université de Strasbourg », 1925, p. 97.

⁹⁷ L'éditeur de la *Correspondance avec le Scriblerus Club* de Jonathan Swift (Allia, 2005, p. 157), attribue un seul qualificatif au cahier d'Henriette Cordelet : « remarquable ».

⁹⁸ Numéro de septembre-octobre 1915.

⁹⁹ *FACP* 40, août 1954, 132.

¹⁰⁰ *Et vous riez*, VII-8 ; cf. A 382, 390, 455.

¹⁰¹ A 386-388, 1503.

¹⁰² *Quelques juifs : Israël Zangwill, Otto Weininger, James Darmesteter* (Société du Mercure de France, 1913, p. 283 ; ouvrage réédité en 1918) témoigne qu'il lia connaissance avec Zangwill avant 1909 ; il le découvrit en fait à réception du *Cahier* VI-3.

¹⁰³ Mercure de France, 1908.

¹⁰⁴ Toutes citations du compte rendu de A. Kore dans les *Archives israéliennes*, 24 février 1910, article « vu » de Péguy.

Il venait d'écrire « Israël Zangwill et son œuvre » dans *La Phalange*¹⁰⁵ et n'allait pas en rester à ce qu'il écrit ni dans l'article ni dans le *Cahier de la quinzaine* : Spire reviendra de nombreuses fois sur l'appréciation à donner de son œuvre¹⁰⁶.

Hélas, *Israël Zangwill* fut l'occasion de la brouille survenue en décembre 1909 entre Péguy et Spire, qui reprochait au premier d'avoir modifié le texte de son cahier, pourtant sur un point de détail : Spire avait écrit « *il déteste l'enseignement* » et Péguy corrigé en « *il déteste la dogmatique* » ! Or, si quelqu'un détestait la dogmatique, ce fut bien Mangasar Magurditch Mangasarian¹⁰⁷.

III. Un nouveau théologien, Mangasar Magurditch Mangasarian

Il avait une mine fière, sombre, les cheveux noirs frisés et une énorme moustache, les yeux toujours féroces. Arménien, il était né en Mashger, en Turquie, le 29 décembre 1859. Sa famille était assez riche pour l'envoyer au Robert College à Constantinople, où il fut ordonné pasteur congrégationaliste en 1878. Il devint immédiatement le pasteur du temple congrégationaliste de la ville turque de Marsovan, de 1878 à 1880.

En 1879, il épousa Akabie Altunian d'Amasia, en Asie Mineure. De cette union naîtront cinq enfants : Flora Zabelle (qui épousera l'acteur Raymond Hitchcock, 1865-1929), Armen Parker, Christine, Paul et George Mangasarian. Veuf en 1910, Mangasarian épouse en secondes noces à Chicago, en 1915, Mary Edna Glendon, qui était trésorière de la Ligue de Chicago pour l'égalité politique.

Mangasarian entra aux États-Unis, probablement en 1881, pour y étudier au Séminaire théologique presbytérien de Princeton. Il devint en 1882 pasteur de l'Église presbytérienne de Spring Garden, à Philadelphie, en Pennsylvanie, et y resta jusqu'en 1885. Mais voici qu'il annonce dans l'un de ses sermons, retranscrit dans le fameux hebdomadaire libre penseur *The Truth Seeker* (7 novembre 1885) :

J'ai cessé d'être calviniste. J'ai décidé de renoncer à la doctrine orthodoxe presbytérienne. Calvin, Wesley et Edwards¹⁰⁸ auraient le droit d'établir des articles de foi même s'ils diffèrent des hommes saints qui ont vécu avant eux, et moi, je n'aurais pas le même droit d'établir des articles de foi et de différer de Calvin, Wesley et Edwards ? J'ai dépassé le credo de Calvin. J'aime les Presbytériens pour ce qu'ils sont et ce qu'ils pensent, mais pour leur caractère et non pour leur croyance. Je n'accorderai pas foi à autre chose qu'aux paroles du Christ. Mes sympathies vont aux groupes ayant des vues libérales. Mon église est une église régie par le peuple, une église du peuple, congrégationaliste fondamentalement, où aucune autorité ne doit séparer le ministre et son troupeau. Par mon acte, j'adhère à la doctrine congrégationaliste. Votre croyance dit que l'homme est né et vit dans le cadre de la malédiction de Dieu, que le péché d'Adam est retombé sur l'ensemble de l'humanité, et que pour punir cette transgression Dieu a condamné ses enfants à une souffrance sans fin. Votre croyance me montre un ciel exactement réglé, un enfer peuplé, quelques saints mais de nombreux pécheurs. Votre croyance me dit que dans le cadre de la loi éternelle de la prédestination, rien ne peut changer le nombre d'âmes rachetées. Or c'est du fatalisme. À quoi sert donc la prédication de l'Évangile ?

On sait peu de choses de l'évolution spirituelle de Mangasarian avant son grand changement théologique. Il est enregistré, au cours de la période 1885-1889, comme « prédicateur

¹⁰⁵ 20 octobre 1909, pp. 495-506 (cet article témoigne qu'il traduisit même Zangwill : *Le Creuset*, pièce en quatre actes, pp. 506-510 : *The Melting-Pot, drama in four acts*, New York, The Macmillan Company, 1909, pp. 99-105).

¹⁰⁶ Il est question de Zangwill dans *Quelques juifs*, *op. cit.*, chap. « Israël Zangwill », pp. 17-128 et Israël Zangwill, pp. 129-155 ; dans *Quelques juifs et demi-juifs*, Grasset, 1928, vol. I, pp. 5-164 puis vol. II, pp. 189-192 et 192-219 ; dans « Les dernières années d'Israël Zangwill », *Europe*, février 1928, pp. 220-245.

¹⁰⁷ L'essentiel des données biographiques fournies ici proviennent d'une page très bien informée présente sur la Toile : www.atheists.org/Mangasar_Magurditch_Mangasarian. – Pour approfondir le sujet, on lira avec profit : George Everett Macdonald, *Fifty Years of Freethought [Cinquante ans de Libre-Pensée]*, 2 vol., New York, The Truth Seeker Company, 1931 ; Sidney Warren, *American Freethought [La Libre-Pensée américaine]. 1860-1914*, New York, Columbia University Press, 1943.

¹⁰⁸ Charles Wesley (1707-1788), pasteur méthodiste et hymniste anglais. – Jonathan Edwards (1703-1758), théologien américain.

indépendant à Philadelphie » ; il est au cours de cette période le fondateur de conférences sur le thème de la « Religion indépendante » à New York. Il quitte ensuite la côte Est des États-Unis.

En 1892, Mangasarian refait surface, venant d'être choisi comme chef de file d'un groupe de pensée de Chicago : l'« American Ethical Culture Society », qui entend enseigner à ses membres une éthique de vie sans recours au judéo-christianisme. Le premier de ces groupes a été créé à New York en 1876 par Felix Adler¹⁰⁹ ; le second s'était formé à Chicago autour de William M. Salter en 1882... Mangasarian dirigera ce groupe de 1892 à 1897, année où William M. Salter en reprend la direction.

Trois ans plus tard, Mangasarian fonde la « Société religieuse indépendante de Chicago » (« Independent Religious Society »), un groupe rationaliste, dont il resta le pasteur jusqu'à sa démission en 1925. c'est sous les auspices de cette Société qu'il publie plusieurs revues : *Le Point de vue libéral*, *Les Rationalistes*...

En 1904, la « Rationalist Press Association » de Londres publie son *Nouveau Catéchisme*, dont l'introduction fut écrite en 1902 par George Holyoake Jacob (1817-1906), fondateur du mouvement anglais pour la laïcité (*Secularism*) et dernier homme qui avait été condamné à une peine de prison en Angleterre pour athéisme.

Pour les croyances religieuses de l'époque, ce « catéchisme » est audacieux. Les seize courts chapitres se composent de questions et surtout de réponses totalement dévastatrices pour les principes judéo-chrétiens et écrites en un vocabulaire accessible à tous. Au moment de l'impression de ce Catéchisme, l'assemblée qui écoutait chaque semaine Mangasarian comptait d'ailleurs environ 2000 personnes. En 1905, cinquième saison de Mangasarian à la « Société religieuse indépendante de Chicago », le nombre des auditeurs était devenu si important que le Grand Opera House ne suffit plus et qu'il fallut recourir au Theodore Thomas Orchestra Hall, d'une capacité de 2500 personnes.

Mangasarian devenait progressivement sceptique, et ne croyait plus en la parole du Christ. Le Christ du christianisme n'était pour lui rien d'autre qu'un mythe. En 1909, il publie ainsi son premier livre aux États-Unis : *La Vérité sur Jésus : est-il un mythe ?* Là encore, le livre est simpliste, mais instructif. Son auditoire ne devait pas être de fins intellectuels. Il « prêchait » pour le commun des mortels, dans une langue qu'ils puissent comprendre et son message était sans équivoque : ils ont été trompés.

En 1911, *La Bible dévoilée* estime que la version King James de la Bible devrait porter sur sa page de garde : « Recueil de textes de date et d'auteur inconnus, rendus en anglais d'après de supposées copies de supposés originaux, malheureusement perdus ».

En 1912, il commence d'écrire avec une certaine régularité pour *The Truth Seeker*, ses articles négligeant le plus souvent les événements politiques. C'est à cette époque que Mangasarian publie un débat avec un certain Dr. A.S. Crapsey : *Jésus est-il toujours vivant ?* Mangasarian, bien sûr, y réaffirme que Jésus-Christ n'est qu'un mythe.

Mangasarian continue de s'adresser à un large public jusqu'à sa retraite, en 1917. En 1922, la « Société religieuse indépendante » s'affilie à la « Western Unitarian Association ».

Trois ans plus tard, en novembre 1925, Mangasarian élit domicile dans le Piémont, en Californie. C'est après sa retraite, en 1926, qu'est rééditée sa *Bible dévoilée* avec le sous-titre : *The Neglected Book*. Mangasarian continue cependant d'écrire pour *The Truth Seeker*, jusqu'en février 1943. L'avis de sa mort paraît dans cette même revue en août 1943. Il était décédé à son domicile, à Los Angeles, le 26 juin. Il n'a pas eu de funérailles, son corps a été incinéré.

Mangasarian fut donc un conférencier prolifique, il fut seul de son époque à tenir aussi longtemps une chaire de conférences. Il écrivit ainsi des centaines d'essais sur les questions de son temps. Ses écrits¹¹⁰ ont été traduits en français, en allemand, en espagnol et en d'autres

¹⁰⁹ 1851-1933, éducateur américain, professeur de politique et d'éthique sociale à l'Université de Columbia.

¹¹⁰ *A New Catechism*, introduction par Georges Jacob Holyoake, États-Unis, s. l., 1902 ; Londres, Watts & Co., 1904 ; *The Bible Unveiled*, Chicago, Independent Religious Society, 1911 ; *The Mangasarian Crapsey Debate on The Question: "Did Jesus Ever Live?"*, Girard (Kansas, États-Unis), Haldeman-Julius Publications, s. d. ; *The Neglected Book or The Bible Unveiled*, New York, The Truth Seeker Company, 1926 ; *The Truth About Jesus, Is He a Myth?*, Chicago, Independent Religious Society, 1909 ; *What is Christian Science?*, Londres, Watts & Co., 1922.

langues étrangères. Son thème de prédilection, on l'a compris, fut la critique religieuse et la philosophie de la religion. C'est le seul Américain qui fut publié aux *Cahiers*.

Péguy apparaît bien indifférent à l'Angleterre de son époque, aux États-Unis aussi¹¹¹, à tout le monde anglophone même. Certes, Péguy évite d'user de trop d'anglicismes, encore qu'il en commette parfois : il les juge parfois prétentieux et ils le seraient, pour lui qui ne sait pas *deux mots* d'anglais. Mais le gérant de revue sait, parce qu'il est dans le même temps écrivain, apprécier les contributions que des connaissances lui proposent et qui traitent plus ou moins d'Angleterre : ces traductions, études biographiques et littéraires font bel et bien partie de la collection complète des *Cahiers*. Comment y sont-elles venues ? Par une manière de hasard qui voulut que Péguy connut des anglicistes valeureux parmi son cercle d'amis. Ces personnalités sont, à l'exception de l'ingénieur libre penseur Jean Leclerc de Pulligny et du fonctionnaire André Spire, autant de professeurs d'anglais (Charles-Marie Garnier, Henriette Cordelet, Blanche Raphaël, Mathilde Salomon) liés pour la plupart au collège Sévigné (sauf Garnier).

Mais revenons au plus célèbre écrivain anglais.

IV. Sur l'Essai d'interprétation en vers français des Sonnets de Shakespeare par Charles-Marie Garnier¹¹²

Garnier, dans sa traduction — ou plutôt, comme il dit, un peu curieusement, dans son « interprétation » — des *Sonnets* de Shakespeare en français, a choisi de garder la forme métrique anglaise, le sonnet composé de trois quatrains à rimes embrassées et d'un distique – de schéma : (abab) x3 + cc, le vers étant l'alexandrin. Voyons le résultat de cette tentative courageuse centenaire, publiée dans les *Cahiers* en 1906 et 1907¹¹³, et republiée en 1922 aux Belles-Lettres, dans la collection « Shakespeare ». Et concentrons-nous sur trois sonnets parmi les plus célèbres du célèbre recueil : xviii, xxx et lxxv.

Commençons par le sonnet xviii (« *Shall I compare thee to a summer's day* »), un des poèmes les plus célèbres de la période élisabéthaine, où le poète dit ne pas vouloir comparer son ami à un jour d'été, puisqu'en cette saison le soleil est trop ardent pour être agréable, et surtout que l'été ne dure qu'un temps. Le jeune homme, lui, *lovely* et *temperate*, se fera éternel en étant le sujet du poème :

*Comment te comparer aux matins de l'Été ?
Ta grâce est plus aimable et ton humeur plus douce :
Son vent rude abolit le bourgeon velouté,
Et de trop près l'Hiver le talonne et le pousse.*

*Souvent l'or de son teint se tache, se ternit
Et le feu de son œil souvent brûle et dessèche ;
Hier franc et rieur, à peine s'il sourit
Aujourd'hui, tant le sort changeant le rend revêche.*

*Mais toi, point ne verra se flétrir ton printemps
Ni se faner jamais tes beautés immortelles ;
Voyant croître en mes vers tes bourgeons éclatants
La mort doit s'avouer sa défaite éternelle.*

¹¹¹ Ainsi, Charles Péguy n'est point Paul Bourget. A-t-il même lu *Le Peuple du XX^e siècle aux États-Unis* (Fasquelle, 1903), le livre d'Urbain Gohier que ce dernier lui a envoyé avec cette dédicace : « À Charles Péguy, hommage de l'auteur, Urbain Gohier » ? Essai de sociologie et de géographie humaine, ce livre est le fruit d'un séjour de cinq mois aux États-Unis, et d'un parcours de 11 000 miles accompli en chemin de fer, à cheval et en diligence !

¹¹² Nous donnons ci-après le texte anglais souligné, la traduction de Garnier en italiques, notre traduction littérale entre guillemets français.

¹¹³ C.Q. VIII-7, 23 décembre 1906 et VIII-15, 31 mars 1907.

*Tant que vivra le monde, et l'amour et l'envie,
Vivront ces vers et ces vers-là donnent la vie !*

Si on peut juger d'une traduction par le premier vers, celle-ci est manquée. En effet, *Shall I compare thee...* ? veut dire « vais-je te comparer, te comparerai-je », ou, à la limite, « faut-il te comparer... » (sens déontique du modal *shall*). Mais traduire par *Comment te comparer...* ? oublie le je du poète, fait peu de cas de la relation unique entre deux personnes, oriente le lecteur vers une interprétation erronée du poème : vers une interrogation, non sur la légitimité de la comparaison, ce qui est pourtant le propos de Shakespeare, mais sur la manière de comparer. Certes, en infléchissant particulièrement sa voix à la lecture, on peut faire signifier à la traduction « Comment (oser) te comparer », ce qui rétablirait le sens de l'interrogation du côté de la légitimité de la comparaison, mais qui, du même coup, introduirait justement une dose de dramatisation, de grandiloquence et de *pathos* absente de ce premier vers, encore très badin, loin de la gradation solennelle des vers 9-14.

Saute aux yeux également le parti pris de ne pas respecter la répétition de *summer* (vv. 1, 4, 9), mot qui a un lourd poids dans l'économie du poème. Or ce mot est rendu une seule fois par *été*, deux fois par le pronom *le*, et une fois par *printemps* ! Il est vrai, pour ce dernier mot, que le calendrier poétique n'est pas d'une exactitude rigoureuse, et qu'aussi bien Shakespeare lui-même emploie *May* (v. 3), mois du début de la belle saison en Angleterre et, par voie de conséquence, de l'été au sens large.

Traduire, toujours au vers 1, *days* par *matins* est d'autant plus regrettable que l'on souhaite évoquer la chaleur parfois incommodante en été, par contraste avec le jeune homme, qui pour sa part est *temperate*. Or, en Angleterre, les matins, même estivaux, sont rarement *too hot* ! À ce léger faux sens en succède bientôt un autre : *abolir* (v. 3), censé rendre *shake*, qui ne signifie que « secouer ». Cette exagération grandiloquente sent sa préciosité mallarméenne (rappelons que le « poète » professeur d'anglais était mort en 1898) et rend abstrait un mot au contraire très concret et brutal.

La métaphore locative (le court bail de l'été) est abandonnée au profit d'une image de file d'attente des saisons où l'une bouscule l'autre pour passer. Il y a non seulement affadissement mais perte de mots importants (*short*, et, on l'a vu, *summer*). L'adjectif possessif *son* (v. 5) se rapporte à l'été (v. 1) mais il paraît maladroit de ne pas répéter un référent lointain et important. La suite est pire : les vers 7-8 du texte donnent à peu près, en traduction littérale, ceci : « Et toute beauté finit par décliner et perdre ses ornements / par l'effet du hasard ou du cours changeant de la nature ». Outre que l'interprétation de Garnier (vv. 7-8) est loin du texte, il a arbitrairement choisi de continuer d'évoquer le soleil dans ses vers alors qu'il s'agit de *fair* (« le beau »). Et ni le beau ni le soleil ne peuvent, dans le texte de Shakespeare, être soupçonnés de devenir « revêche(s) ».

Au vers 11, l'ajout de *bourgeons* est d'autant plus regrettable que *buds* (« bourgeons ») figure déjà dans le texte (v. 3). Garnier crée donc une répétition qui n'existait pas dans le texte. De même, notons l'ajout tout aussi arbitraire d'*envie* à la rime du vers 13, le dernier vers concentrant plusieurs fautes : d'abord, pourquoi choisir de rendre *this* par *vers* ? C'est bien sûr l'interprétation la plus communément admise par les traducteurs et les commentateurs, mais en gardant « ceci », on conserve une ultime ambigüité. *Lines* peut, au vers 12, comme le signale Stephen Booth dans *Shakespeare's Sonnets*¹¹⁴ signifier « lignée » : la descendance que le poète enjoint au jeune homme de se donner à lui-même pour vivre éternellement. Surtout, pourquoi choisir une répétition avec *ces vers-là*, qui semblent, avec le point d'exclamation final, trop familier pour être placés dans un tel sonnet ? Cette familiarité déplacée nous paraît une faute de traduction. De plus, *ces vers*, ou « ceci », ne donnent pas la vie à tout le monde, mais *to thee* (« à toi », que je chante), où l'on retombe sur la généralisation effaçant la relation personnelle des deux hommes (généralisation qu'on avait relevée dès le premier vers). Ces deux *thee* (vv. 1 et 14) formaient donc un cadre dans lequel s'inscrit l'ensemble du sonnet, cadre réduit à rien par l'oubli de cette répétition au dernier vers.

¹¹⁴ États-Unis, New Heaven, Yale University Press, 1979.

La traduction du sonnet xxx (« *When to the sessions of sweet silent thought* ») est du point de vue du rythme, d'une belle venue et se laisse lire avec agrément. Le premier quatrain, n'étaient le remplacement de *remembrance* (ressouvenir, « souvenance ») par *images passées* et les rimes choisies dans la même famille étymologique (*cueillis*, *recueillis*), est une traduction réussie, avec césure à l'hémistiche :

*Quand je fais comparoir les images passées
Au tribunal muet des songes recueillis,
Je soupire au défaut des défunes pensées,
Pleurant de nouveaux pleurs les jours trop tôt cueillis.*

*Des larmes oublieux, mon œil alors se noie
Pour les amis celés dans la nuit de la mort,
Rouvre le deuil de l'amour morte et s'apitoie
Au réveil sépulcral des intimes remords.*

*Je souffre au dur retour des tortures souffertes,
Je compte d'un doigt las, de douleur en douleur,
Le total accablant des blessures rouvertes
Et j'acquitte à nouveau ma dette de malheur.*

*Mais alors si mon âme, Ami, vers toi se lève,
Tout mon or se retrouve et tout mon deuil s'achève.*

Malheureusement, comme on le voit, Garnier ne peut s'empêcher de dévier du texte, et ce en plusieurs points. L'œil qui « s'apitoie/ Au réveil sépulcral des intimes remords » (vv. 7-8) remplace le poète qui « gémit à la perte de maints soupirs évanouis ». Il s'agit d'une exagération et d'une distorsion qui éloignent le lecteur d'une juste compréhension du texte. L'adjectif *sépulcral* connote la mort qui, si elle est mentionnée en traduction au vers 6, est absente de cet endroit précis du texte. Ce n'est peut-être pas de bonne méthode que de disséminer les éléments du sens d'un texte en pensant que le lecteur s'y retrouvera ! Au vers 9, les *tortures souffertes* et les *blessures rouvertes* (assonances et rimes certes tentantes) ne sont que les « griefs (ou souffrances) passé(e)s » et les « plaintes déjà poussées ». Là encore, exagération, dramatisation, déviation vers la mise en scène de la douleur affective par des métaphores d'ordre physique absentes du texte. Shakespeare ne dit-il que « je pense à toi » au vers 13 ? Garnier se fend alors d'un « mon âme [...] vers toi se lève », d'une sensiblerie crypto-chrétienne et mièvre là où l'on ne lisait que l'expression d'une émotion évoquée en termes simples par Shakespeare. Il en va de même pour l'*or* (*sic*) retrouvé, au dernier vers, pour traduire les « pertes comblées » ou « compensées »... Quant au choix de *deuil* pour *sorrows* (« chagrin »), il s'appuie sur l'ancienne acception du mot (« affliction »), sortie d'usage avant le début du XVIII^e siècle. Le mot, avouons-le, ne sera pas compris ici du seul public érudit, puisque l'ajout de *tout* lève l'ambiguïté (on ne peut guère prendre *tout mon deuil* pour « toute la période pendant laquelle je porte le deuil »).

Henri Meschonnic n'est d'ailleurs pas plus tendre que nous dans *Poétique du traduire*¹¹⁵ :

Garnier a beaucoup corrigé, en 1926 : preuve qu'il tenait à ce sonnet. Au vers 4 *trop tôt cueillis* devient *évanouis* (avec diérèse) ; v. 5 *Pleurant de nouveaux pleurs* devient *Aux larmes étranger*, il abandonne la répétition de l'original ; le v. 8 devient *Payant sa dette aux disparus soumis au sort*, tout autant sans rapport avec le texte ; au v. 10, *de douleur en douleur* devient *de malheur en malheur*, et *malheur* du v. 12 change pour *douleur*. Quant au dernier vers, il s'approche enfin du texte : *Toute perte se comble et tout chagrin s'achève*.

Garnier a quelques rencontres heureuses : *défaut-défunes*, mais il cheville beaucoup, pour faire l'alexandrin et les rimes. Et tout est dit.

¹¹⁵ Verdier, 1999, p. 291.

Lisons à présent le sonnet *lxv* (« *Since brass or stone, nor earth, nor boundless sea* ») :

*Bronze et marbre, et la terre et la mer infinie
Voient leur pouvoir soumis au sceptre de la mort :
Comment à sa fureur la Beauté, fleur bénie,
Pourrait-elle opposer son délicat effort,*

*Quand, sur l'été semant le miel pur de ses ailes,
Fonce le dur bélier des siècles acharnés ?
Quand l'imprenable roc, l'acier des citadelles,
Quand tout cède à l'assaut des temps prédestinés ?*

*Ô l'effrayant penser ! Comment la gemme exquise
Peut-elle en son coffret fuir les ongles du Temps ?
Son pied trop prompt, d'un bras vaillant, qui donc le brise
Et crie au ravisseur du Beau : « Je te défends ! »*

*– Personne, à moins que par miracle une encre noire
Ne rende à mon amour la vie avec la gloire !*

On déplorera, dès le début du poème, une altération de la syntaxe et de la longueur des phrases. En effet, si les deux premiers quatrains constituent chacun une phrase chez Shakespeare, chez Garnier la première phrase s'arrête au vers 2 et la suivante enjambe le blanc séparant les deux quatrains pour se terminer au vers 6. Cette altération du volume phrastique s'accompagne d'une dislocation syntaxique : la proposition causale *Since...* (vv. 1-2), subordonnée à la principale interrogative *How ... ?* (vv. 3-4), devient chez Garnier une simple constatation à la forme affirmative, qui, à la lecture, fait baisser le ton de la voix dès la fin du vers 2. Il était nécessaire de rendre l'effet de tremplin vers la question que constitue cette causale en *since*, sorte de pendant aux vers 3-4, dans une unité rythmée. Dans la traduction, l'articulation devient juxtaposition sans rythme.

Mais il y a plus grave : le contresens des vers 9-10. L'anglais dit *where, alack, / Shall Time's best jewel from Time's chest lie hid ?*, ce qui, dans un mot à mot prosaïque, donnerait : « où, hélas, / Le plus beau joyau du temps se dissimulera-t-il, loin du coffret du temps ? ». Le poète se demande donc où cacher la merveille de ce temps (l'être aimé) pour qu'il évite le *chest*, ici à entendre comme cercueil. Or, on voit bien que la traduction de Garnier (de *comment à temps*, vv. 9-10), si elle conserve l'idée de « se cacher » et le mot *coffret*, renverse l'image cherchée par Shakespeare et la beauté vient se réfugier dans *son coffret* au lieu de le fuir ! Ajoutons trois remarques : l'adjectif possessif *son* dans la traduction est ambigu (s'agit-il du coffret du temps ou de la beauté ?) ; le mot français *gemme* rend mal *jewel* (les dictionnaires de langue française ne donnent guère cet emploi métaphorique de « gemme », qui reste plus souvent attaché à la minéralogie que le terme « joyau », qui est pourtant l'équivalent étymologique de *jewel* et que Garnier aurait pu utiliser) ; quant à la répétition de *Time* au même vers 10, elle disparaît en français.

Cette traduction n'est pas exempte d'ajouts : *sceptre* (v. 2) et *bénie* (v. 3), ce dernier étant une cheville. Et la métaphore juridique dans *hold a plea* (« être juge », « décider entre deux parties adverses » mais employé par Shakespeare au sens de « défendre avec succès une cause »¹¹⁶ est perdue dans *opposer son délicat effort*, alors que le simple « défense », utilisé par Fuzier, permet de garder le sens juridique, et de ne pas oublier le sens physique. Au vers 5, Garnier ajoute, en une image étrange, les mots *semer* et *aile*, perdant du même coup *breath* (« haleine », « souffle »), tandis que, par un tour de passe-passe, *l'été* devient la tête du complément de lieu au lieu du déterminant de *honey* dans le texte original. Ces deux vers se traduisent par : « Ô, comment l'haleine mielleuse de l'été / Résistera-telle au siège terrible des jours battants ? », ils créent donc une image suffisamment riche pour ne pas la compliquer.

¹¹⁶ Stephen Booth, *op. cit.*, p. 246.

Time, répété trois fois dans le texte, est rendu par *les temps prédestinés* au vers 8. Ce pluriel et la minuscule dissolvent la force du mot « Temps » (lui qui a un *swift foot*, v. 11). Quant à l'ajout de l'adjectif à la rime, il déplace la force contenue dans le Temps (réminiscence du Chronos grec) vers une autre instance – car si les temps sont prédestinés, alors par qui le sont-ils ? De plus, il ne s'agit pas de briser le *swift foot* mais de le retenir (*hold back*). On aurait attendu un point d'interrogation à la fin du vers 12 : coquille ou oubli d'auteur ?

La traduction en vers français de Garnier semble en définitive souvent infidèle à cause d'exagérations et d'affadissements, parfois fausse à cause d'une mauvaise lecture du texte, et obscure en maint endroit. Le parti pris de traduire en vers les *Sonnets* a pourtant donné d'heureux résultats au XX^e siècle, comme on en jugera à la lecture des versions, pour chacun des trois sonnets, de Jean Fuzier et de Jean Malaplate, auxquelles nous ne pouvions pas ne pas joindre une traduction prosaïque – par un poète, Pierre Jean Jouve¹¹⁷.

Sonnet XVIII

*Te puis-je comparer à un beau jour d'été ?
Ta nature est bien plus aimable et tempérée ;
Des vents brutaux secouent les chers bourgeons de mai,
Et le bail de l'été a trop courte durée.*

*Parfois de l'œil du ciel l'éclat est trop ardent ;
Souvent l'or de son teint se ternit et se brouille ;
Toute beauté déchoit quelque jour de son rang
Quand le cours de Nature ou le sort la dépouille.*

*Mais ton été sans fin ne se peut point faner,
Ni perdre la beauté qui t'échut en partage ;
Dans ses ombres la mort ne te saurait compter
Si ces vers éternels du Temps te font l'image :*

*Tant que vue ou haleine aux hommes n'est ravie,
Ce poème doit vivre et te donner la vie.*

(Fuzier)

*Vais-je te comparer à ce clair jour d'été ?
Tu es plus modéré, tu es plus adorable.
Un vent brutal abat les chers bourgeons de mai.
Ce que prête l'été n'est pas à bail durable.*

*L'œil du ciel est parfois estimé trop ardent
Ou bien sa face d'or se fait souvent obscure ;
Il n'est point de beauté qui n'aille déclinant
Par l'effet du hasard ou du cours de Nature.*

*Ton éternel été ne se fanera pas,
Ces beautés à jamais demeureront les tiennes
Et ne te retiendront les ombres du trépas,
Porté dedans mes vers aux époques lointaines.*

*Tant que battront les cœurs et que verront les yeux,
Mes vers vivront et te feront vivre avec eux.*

(Malaplate)

Irai-je te comparer au jour d'été ? Tu es plus tendre et bien plus tempéré : les vents violents secouent les chers boutons de mai et le bail de l'été est trop proche du terme ;

Parfois trop chaud est brillant l'œil du ciel, souvent ternie sa complexion dorée, toute beauté parfois diminuée de beauté, par hasard, ou abîmée au cours changeant de la nature ;

Mais ne se flétrira ton éternel été, ni perdra possession de ce beau que tu as, et ne se vantera la mort que tu erres parmi son ombre, quand en rimes éternelles à travers temps tu grandiras ;

Tant que les hommes respireront et tant que les yeux verront, aussi longtemps ceci vivra, ceci donnera vie à toi.

(Jouve)

Sonnet XXX

*Au muet tribunal de la douce pensée
Quand sont mes souvenirs à comparer cités
Je soupire au défaut de maintes choses aimées,
Vieux maux où je déplore à neuf mon cher passé.
Sur amis qu'à jamais la mort en sa nuit cèle
Je puis noyer un œil malhabile à couler,
Sur chagrins d'amour morts verser larmes nouvelles,*

*Au tribunal des doux pensers silencieux
Lorsque des jours passés j'évoque souvenance,
Maint objet fait défaut qui me fut précieux,
J'ajoute un nouveau deuil à l'antique souffrance.*

*Je vois couler ces yeux qui n'avaient plus de pleur
Sur plus d'un ami cher qu'a pris l'ombre éternelle
Et mes peines d'amour retrouvent leur ardeur ;*

¹¹⁷ Respectivement : William Shakespeare, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959 ; Genève, L'Âge d'homme, 1992 ; Gallimard, « Poésie », 1969.

Gémir sur maint objet à ma vue enlevé.
Je suis en peine alors de peines oubliées ;
De malheur en malheur pesamment je refais
Pour la payer encore, bien que déjà payée,
La somme de ces pleurs qu'autrefois j'ai pleurés :
Mais si je pense à toi, tout ce que je perdis
M'est rendu, cher amour, et mon chagrin finit.

(Fuzier)

Pour tant de biens perdus mon deuil se renouvelle.

Je puis gémir alors sur des griefs passés,
Redire pesamment, de misère en misère,
La mémoire attristant des pleurs déjà versés
Que j'acquitte à nouveau, comme la fois première.

Que cependant je pense à toi, mon doux ami,
Toute perte est comblée et tout chagrin.

(Malaplate)

Quand, aux assises du doux silence pensant, j'appelle en souvenir les choses passées, je soupire l'absence de plusieurs choses cherchées, nouvelles plaintes sur vieux chagrins dilapident mon cher temps ;

Alors je puis mouiller mon œil, rebelle à couler, pour les précieux amis cachés dans la nuit sans date de la mort, pleurer nouvellement peine d'amour perdue, lamenter la dépense de bien des choses disparues ;

Alors je puis mener le deuil des deuils passés, redire lourdement, de malheur à malheur, le triste compte de lamentation déjà lamentée, que je paie à nouveau comme si non payé.

Mais qu'entre-temps je pense à toi, ô cher ami, la perte est réparée et le chagrin fini.

(Jouve)

Sonnet LXV

S'il n'est bronze ni pierre, ou terre ou mer immense
Dont le triste pouvoir de la Mort n'est vainqueur,
Contre cette fureur, que sera la défense
De beauté, dont la force est celle d'une fleur ?
Le doux souffle d'été, comment tiendrait-il tête
À l'assaut ruineux des jours au dur béliet
Quand par les coups du Temps voient leur force défaite
Et l'imprenable roc et la porte d'acier ?
O terrible pensée ! À son coffre soustraite,
Sa plus belle parure, où, las, au Temps cacher ?
N'est-il de forte main qui son pied vif arrête ?
Qui le peut prévenir de dépouiller beauté ?
Personne, hélas, à moins que ce miracle agisse :
Qu'en l'encre noire encor mon amour resplendisse !

(Fuzier)

Si bronze, ou pierre, ou terre, ou la mer infinie
Par Mort sont dépouillés de toute leur vigueur,
Qu'entreprendrait beauté contre sa tyrannie,
Elle qui n'a pas plus de force qu'une fleur ?

Comment l'été suave aux lèvres mielleuses
Soutiendrait-il l'assaut des jours, fiers combattants,
Quand ne sont rocs si durs, ni grilles orgueilleuses
De leurs barreaux d'acier que ne mine le Temps ?

Où donc, où donc cacher, réflexion terrible,
Loin des coffres du Temps du Temps le pur joyau ?
Quel bras fort retiendra sa marche irrésistible ?
Qui lui interdira son pillage du beau ?

Oh ! nul s'il n'est miracle ayant puissance telle
Qu'en cette encre à jamais mon amour étincelle.

(Malaplate)

Ainsi, ni airain ni pierre ni terre ni vaste mer ! mais condition mortelle horrible effaçant toute leur valeur ; contre telle férocité que pourrait plaider la beauté qui ne contient pas plus de force que la fleur ?

Comment tiendra le souffle mielleux de l'été contre le siège destructeur des jours assaillants, puisque rocs imprenables ne sont résistants, et grilles d'acier fortes, que le Temps ne défait ?

Redoutable méditation ! hélas, où — le beau joyau du Temps sera-t-il dérobé loin du coffre du Temps ? Quelle puissante main peut arrêter son pas, et sa rapine de beauté, l'empêcher ?

Oh, personne ! à moins que ce miracle ait le pouvoir, qu'à jamais mon amour brille en traits d'encre noirs.

(Jouve)